

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 29 (1961)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Balthazar  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-570960>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.05.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Balthazar

Nombre de mes amis pourront certifier la véracité de ce conte de Noël, qui du reste commence en avril.

En effet, lors d'une vente printanière de tableaux au rabais à la galerie d'art Dupont-Durand, vente qui comprenait plus de copies que d'originaux, nous y étions allés, Jean-François et moi, lui en simple curieux, moi pour acheter une petite toile d'occasion à bon marché, que je voulais mettre dans mon hall, un peu froid à mon avis. En parcourant les salons d'exposition, j'avais remarqué un portrait de nègre qui m'avait plu tout de suite. Il me semblait qu'il conviendrait parfaitement pour le modeste usage auquel je le destinais, soit éclairer d'un sourire mon entrée; et d'avance je voyais à côté de ma porte ce serviteur fidèle, recevant mes visiteurs avec sa grâce exotique. Dans son cadre doré, telle une grosse truffe au chocolat, il me suivait des yeux et semblait vouloir retenir mon attention. J'aime l'insistance chez les hommes, surtout quand ils sont beaux. Et le nègre était beau, peint d'après un pastel d'étude d'Isabey, disait une note explicative. Je me doute un peu qu'il devait s'agir d'une esquisse pour un portrait du général Dumas, le père du grand Dumas. Le visage, souriant de force et de jeunesse, semblait sortir d'un fouillis d'arcs-en-ciel. Beaucoup de couleurs sur les cinquante centimètres carrés de la toile, beaucoup de naïveté et de joie de vivre dans les traits du sujet. Décidément, c'était là très exactement ce qu'il me fallait. Oui! il me fallait absolument ce nègre. Je fis part à mon bon ami de cette «envie de femme enceinte» qui me démangeait subitement; que dis-je «envie»? coup de foudre, désir forcené, folie de la possession! Sans «lui», me semblait-il, je ne serais plus heureux. Ayant pris place tout près du commissaire-priseur, j'attendis patiemment le tour de mon nègre. Les amateurs furent rares et peu tenaces; cette petite toile n'intéressait guère que moi. Je me voyais déjà l'emportant pour 100 francs, le maximum que je pouvais consacrer à mon achat, quand tout-à-coup Jean-François, poussé par je ne sais quel malin démon, lança une offre de 200 francs, une fortune à mes yeux. Mon ami est riche; moi je suis pauvre. Le lot lui échut; je dus m'incliner. Adieu beau nègre de mes amours, mais adieu aussi vieux copain de mes amitiés. En l'espace d'un instant, je fis mon deuil du noir, et je rompis complètement avec un compagnon de toujours. Rentré chez moi, et le cœur ulcéré, je renvoyai à Jean-François ses cadeaux, même ses lettres (dont les plus anciennes très tendres et les plus récentes encore très affectueuses), et je lui fis signifier par le commissionnaire qu'il eût à ne plus jamais me saluer ni plus jamais venir me voir. Il m'écrivit tout de suite pour m'expliquer son geste: il est parrain d'un neveu encore au berceau; les jeunes parents ont aménagé dernièrement une nursery, et laissé à Tonton-gâteau le soin de décorer les murs. Alors Jean-François a donné le nègre, dont les grimaces souriantes ne peuvent, selon lui, qu'amuser le gosse et le bien disposer à têter. Mais je ne l'entendais pas de cette oreille. Me jouer un tel tour à moi, à seule fin d'amuser un moutard! Non, l'offense était trop laide; je devais maintenir mon veto de rupture. Et je le maintins. Je vécus dorénavant sans ami, mais aussi sans joie. Entre nous: Jean-François me manquait beaucoup, beaucoup. Mais ma fierté et ma mauvaise tête furent plus fortes que ma raison, et je ne

le revis jamais. J'évitais les endroits qu'il fréquentait et les gens qu'il voyait. Je me pris même à le haïr, tant je sassaï et resassaï ma rancœur. Et quand une fois, au cours de l'été, il crut malin de m'envoyer par la poste le fameux portrait, en me priant d'accepter ce gage de pardon, je lui retournai son cadeau, sans même le remballer. Décidément, c'en était fini à jamais entre lui et moi. Et cela dura longtemps, des mois.

Vint décembre. Le 24 au soir, premier réveillon que je passais seul, je songeais naturellement à mon ami, mais non dans un esprit de Noël et de bonne volonté. A ma honte, je dois dire que ma «dent» contre lui tenait toujours. Son geste inamical et incompréhensible me restait sur le cœur. Un sapinet, décoré sans conviction, illuminait ma table, où s'entassaient sur la nappe les mille bonnes choses d'un petit souper fin et froid. Pour qui ces bougies, pour qui cette dînette? Vraiment je n'en savais rien; par habitude sans doute! Car, moi, je n'avais pas faim, et je n'attendais personne. La radio jouait de vieilles mélodies allemandes de circonstance, nostalgiques et ferventes. J'étais triste à mourir. Quand soudain la sonnette d'entrée carillonna brusquement, presque joyeusement. J'ouvris, tout surpris. Un Père Noël du type classique se tenait sur le seuil, sans sa hotte ni son âne cependant: «C'est bien ici chez Bichon?» — «Oui?!: — «Voici pour vous, avec les bons vœux de l'expéditeur.» Et il me tendit un carton plat, soigneusement ficelé, grand de cinquante centimètres carrés environ: «Sans doute des mouchoirs du cousin Victor?» me dis-je. Je remerciai et fis entrer le «saint vieillard» — un gars bien pris de sa personne, et dont l'allure martiale et les gestes vifs dénotaient un âge moins respectable que sa barbe blanche ne le donnait à penser. A le regarder de près, je vis que ses pommettes étaient de couleur sombre et son nez légèrement camus; noir aussi le dos de sa main: «Mais c'est un nègre!» pensai-je. J'offris un verre d'orangeade, dans l'idée que les messagers du Ciel sont abstinents. Mais lui préféra le flacon de rhum, dont il but une rasade à même le goulot. Voyant que je m'énervais avec les cordons du paquet, il les rompit d'un coup, en solide gaillard qu'il était. Et du carton sortit le portrait du nègre selon Isabey, plus aimable que jamais et qui souriait joyeusement de me retrouver. Cependant mon bonhomme s'était débarrassé de sa barbe, de son couvre-chef et de son grand manteau rouge ouaté de neige. Devant moi maintenant se tenait un jeune nègre, un vrai, ni grand ni petit, mais large d'épaules; un sportif. Son visage hilare était couronné de cheveux crépus et abondants. Un beau gosse, ma foi! une merveilleuse poupée-garçon d'Afrique, assurément agréable à bercer; et je crois que mes yeux brillants avouèrent d'emblée mon secret désir. Mais qui donc était-il? Il comprit ma question muette: «Je m'appelle Balthazar, comme le roi mage, dit-il. Je suis employé de cirque aux «arènes du Cervin»; c'est moi l'homme-orchestre. Un Monsieur est venu ce tantôt m'engager pour une course en ville; après que j'aie dû m'affubler de l'accoutrement que voici: «Tu apporteras ça chez Bichon, à telle adresse, m'a-t-il commandé, et tu lui diras «Bon Noël, de la part de quelqu'un qui vous aime et qui voudrait vous le dire lui-même.» J'étais ému aux larmes; comme tous les impulsifs, je sautais de la haine à l'amour. Je reconnaissais bien là mon cher, mon adorable Jean-François, inventif au possible dès qu'il s'agit de charmer et de séduire. Voulant me forcer une bonne fois d'accepter le portrait du nègre, et mettre ainsi fin à notre brouille ridi-

cule, il m'avait délégué un vrai nègre, porteur de son cadeau de Noël. Il savait bien qu'on ne peut refuser un paquet des mains du Père Noël, que dis-je? du roi mage Balthazar, et qu'ayant accepté le portrait, j'accorderais le pardon. Je l'accordai d'enthousiasme, et ne pouvant embrasser mon ami, j'embrassai les deux nègres, l'un plus longuement que l'autre. Puis je fixai celui de carton à la paroi, aidé grandement par une «main noire», qui n'avait rien de celle d'un brigand. A Minuit, Balthazar voulut m'accompagner à l'office que nous suivîmes pieusement. Et tous deux de retour à la maison (car il était trop tard pour le laisser rentrer seul dans sa roulotte glacée), nous fîmes honneur aux reliefs du poulet, des hors-d'œuvre, des friandises, des vins et des liqueurs, déjà fortement entamés par mon invité, qui n'avait pas attendu que je l'y convie pour se servir copieusement; c'est ce que j'appelle «se sentir partout à la maison». Puis ce fut le tour des cigarettes et des confidences; le jeune homme me raconta son histoire vraie ou fausse, si touchante, que mon admiration pour sa beauté se doubla de sympathie pour ses malheurs. Les heures passaient; les bougies s'éteignirent une à une. Mon compagnon s'étendit sur le divan et s'endormit du sommeil du juste; tandis que je m'enfilais dans mon lit, moins large maintenant que j'étreignais et embrassais follement mon oreiller, baptisé pour la circonstance... baptisé comment? Jean-François? Balthazar? Je ne me souviens plus d'un tel détail; en pensée, l'infidélité est admise. Dois-je ajouter que ce fut un de mes Noëls les plus beaux, qui m'a laissé au cœur un ineffable souvenir d'émotion et de tendresse comblée. C'est depuis lors que je crois de nouveau au Père Noël.

Jean-François et moi nous avons fait la paix dès le lendemain 25, et juré que jamais plus une guerre de Sécession en miniature ne nous dresserait l'un contre l'autre. Nous avons repris nos bonnes soirées d'antan, consacrées, je m'empresse de le dire, à la seule conversation, aux concerts, à la promenade, à la photographie. Et pour remplacer le portrait du nègre dans la nursery, j'ai fait cadeau à Bébé d'une tapisserie avec les animaux de Walt Disney, brodés au point de croix. Puisse Noël qui vient, être pour tout le monde, pour vous cher lecteur, comme pour Jean-François et pour moi, une fête de paix et d'amitié — et comme pour Balthazar, l'occasion d'un joyeux réveillon.

*Bichon.*

## Chronique des Livres

Je ne sais qui a écrit: «la critique est facile mais l'art est difficile». Sûrement pas un critique! Car, en matière de littérature et, particulièrement de littérature à tendance homosexuelle, s'il y a très peu d'élus il n'y a pas beaucoup d'appelés; autrement dit, il est difficile de trouver un livre de qualité dans une production peu nombreuse. Pour ne pas risquer de laisser passer la chance d'un bon livre à recommander, le critique doit avaler tout ce qui paraît susceptible d'intéresser ses lecteurs, ce qui est le plus souvent indigeste et ne lui laisse cependant aucune matière pour sa chronique. Quand on en a dit: «Ne perdez ni votre temps, ni votre argent, ni votre goût de lire en compagnie d'une telle sottise», il n'y a rien à ajouter.